

Mon Aimée

Pour lire cette lettre, j'aimerais que tu mettes la robe rouge, celle qui est près du corps, qui l'entoure de son tissu soyeux, oui j'aime t'imaginer posant ton doux regard sur ces mots, ma chérie, avec la robe rouge, sur toi. Recouvrant toi. Ton ventre plat. La majesté de tes hanches, l'ampleur magnifique de ton être, mon Dieu que tout cela m'enchante et me manque et m'exaspère...

Je parle parfois en regardant ton portrait. Il y a dans ton visage une douce attention qui calme les blessures et incite à la confession. C'est idiot, je l'avoue. Qu'aurais-je à me faire pardonner ?

Me faire pardonner de ne pas t'avoir dit assez que je t'aimais quand nous étions ensemble ?

De ne pas t'avoir emmenée avec moi, ici ?

Que ferais-tu toute la journée dans la petite chambre où l'on m'héberge ?

C'est la raison qui parle mais le corps se raidit, il ne veut pas être séparé.

Le corps veut ton corps, mes bras, tes épaules, et ma langue ton palais, et sur tes joues je poserai mes paumes en corolle, une caresse très douce, au ralenti, une chape de plumes sur ta peau qui demande, et une main s'aventurant ira se glisser entre tes cuisses pour caresser tes lèvres, celles d'en haut, celles d'en bas, et un doigt pénétrant, sentir la mouillure de ton sexe et celle de ta bouche dans un même mouvement, dedans, dehors, aspiré et rejeté tour à tour. Ce désir de toi, mon Dieu, ce désir tendre et humide comme la vérité de l'amour, la vérité simple et tendue, mon sexe qui enfin rentre en toi et va chercher le fond... Je me trouble moi-même en écrivant ces mots, tu vois dans quel état tu me mets.

Depuis cinq mois que je suis parti, il n'est pas un soir où je ne me sois occupé de moi en pensant à toi. Jamais mon esprit n'est allé ailleurs. Jamais mes rêves n'ont touché un autre ventre, un autre front, une autre joie. Et si malgré moi j'étais entraîné vers d'autres paysages, je m'arrêtais sur le bord de la route, comme on arrête un cheval qui s'emballer, en tirant fort sur les rennes, si fort que la bête se cabre et tourne et proteste, mais il s'arrête oui, et c'est en reprenant le chemin vers toi que j'arrive à la grande jouissance.

Je donnerai cher pour passer une nuit, ne serait-ce que quelques heures, dans tes bras adorés.

Je serais si fier si, un jour, tu pouvais porter notre enfant, car je t'aime et t'aimerai de toutes les façons, en tant que mère, en tant que femme, en tant que fée.

Hier, j'étais plus abattu que jamais. J'ai dû faire un discours devant des gens importants, des *supérieurs*, je te passe les détails, ça n'a aucun intérêt. Personne ne s'est douté de rien, je suis même parvenu à les faire rire, tout le monde m'a trouvé très spirituel.

Tout était donc très réussi.

Hier, je te le dis, je ne devrais pas, qu'est-ce que tu vas penser de moi... Je l'ai fait sous mon bureau, juste avant le discours, pour me détendre un peu. Après il y avait du blanc sur ma braguette, comme du blanc d'œuf tu vois, quand il sèche. C'est un peu cochon - mais assez de parler de moi.

Ton petit nombril, comment va ton petit nombril ? Le petit nombril tout profond dans lequel j'aime glisser la langue ?

Ce matin, en me réveillant, j'ai trouvé une lettre qui m'attendait. Tes mots, merveilleux de sagesse, me vont droit au cœur. Ce doit être les astres, mon Mercure en Satan, ma Vierge en Sagittaire, mais depuis le début du mois je ne tiens pas en place, et ce n'est plus une, mais deux, trois, quatre fois par jour que je m'occupe de moi en pensant à toi. Est-ce que ça t'arrive aussi ? Est-ce que tu penses à moi quand tu fais cela ? Est-ce que ça te trouble quand je te le raconte ? Ou ça te gêne peut-être, voilà qui serait bien idiot. Je devrais effacer tout ça, le garder pour moi, mais je n'en ai pas la force. Je veux que tu saches tout de moi, et tu sais tout de moi, même ce que je ne sais pas. Surtout ce que je ne sais pas.

Plus que sept semaines à tenir, alors une porte s'ouvrira, et je serai là. Mais nous nous serons dit tant de choses pendant ces mois d'absence, nous aurons échangés tant de lettres et de mots et de confessions, qu'il est possible que tu ne me reconnaisse pas.

Tu verras cet homme sur le pas de ta porte.

Tu verras cet homme, et tu l'aimeras.

Tu diras : « Ce n'est pas le meilleur moment, mais il est temps, il était temps »

Etre bien tièdement contre toi voilà tout ce à quoi j'aspire. Et au lieu de ça, je suis assis avec des hommes habillés en hommes qui se prennent pour des hommes et boivent et rient comme des hommes... Je vais devenir fou, vraiment fou. Pas fou de toi, non, ça, c'est déjà fait.

Tu écris : « Je t'envoie des baisers très doux » et je sais que c'est vrai. Quelle est donc cette surprise que tu m'annonces depuis des mois ? Finiras-tu par me la dire, ou faudra-t-il que j'attende encore ?

As-tu adopté un chat ?

As-tu fait repeindre la chambre ?

As-tu planté des arbres ?

Tes cheveux ? Tu aurais coupé tes cheveux ?

J'ai toujours la pierre que tu m'as donnée. Je la tiens au chaud dans mon mouchoir, comme un talisman. Parfois, j'ai l'impression qu'elle grossit. Ce n'est pas une impression, je te le dis comme je le sens : elle grossit, elle a grossi depuis que je suis ici.

Je lis et relis tes lettres, elles forment un paquet que je range dans ma valise. Je pense à toi. Je suis ému par ta présence invisible, ce que tu me racontes de ta vie, ce que tu ne me dis pas. Tout ce que tu me dis je le reconnais, j'ai les yeux brillants en te déchiffrant et j'ai mal au ventre comme un adolescent devant une jeune fille qui lui fait de l'effet.

Aujourd'hui, il pleut, de ces pluies glacées de l'hiver, sans lumière, sans charme, sans rien. Je dors chaque nuit un peu plus mal. Je me réveille en te parlant. Mais me diras-tu enfin quelle est cette surprise que tu tiens bien cachée ? Ça m'agace, cette histoire, comme une pomme acide agace les dents. Je vais me mettre en colère si ça continue. Dis-moi, mon ange, dis-moi ce qui t'habite, ce qui te réjouit, ou qui te tracasse. Quoiqu'il arrive, je serai là pour toi. Des baisers encore et encore de celui qui t'aime et te chérit.